



# Entre rêve et réalité

**CRÉATION** - Des équilibres fragiles et fugaces ou anecdotiques et saturés...  
un troublant *Cauchemar* qui creuse ses obsessions et les nôtres.

« **C**omment peut-on encore faire du théâtre comme cela aujourd'hui ? » La question a fusé de la bouche d'un spectateur impertinent et furieux à la fin d'un accueil si ce n'est enthousiaste au moins très attentif, à la fin de ce *Cauchemar*, objet théâtral pas tout de suite identifiable et dont raffole Jean-Michel Rabeux. Les enjeux qui se jouent sur le plateau sont ceux qu'il fait remonter de la vie, de l'intime de tout un chacun, activés par des références à la société ou l'histoire. On en sort quelque peu sceptique. Et perplexe. Beaucoup de très belles choses, insolites et plastiques, comme ce reflet d'un croisé de mains de la fille (Vimala Pons) sur la toile du fond de scène; ou, plus tard, sa danse d'elfe et de boxeuse... D'autres laissent plus dubitatif: pourquoi toutes ces télévisions au sol? Une frontière entre le monde du théâtre vivant, ritualisé, sacralisé et celui du spectacle cathodique, obscène, crachant notre monde en décomposition et dont il veut faire le procès? Ou toute autre chose, peut-être... Depuis Pasolini qui a su si bien formuler « la dictature de la télévision » l'objet télévision fait recette sur les pla-

teaux de théâtre et en sature l'espace. Tout comme ce rapport à la nudité auquel on n'échappe guère même lorsqu'il n'a pas lieu d'être. Ici, c'est la mère (Claude Degliame) qui sort nue d'une nuisette d'abord longuement entrebaillée... pour au final dire: « La mère était nue, elle se rhabille. » Certes, au niveau d'analyse et d'exploration où en est Rabeux, on imagine bien qu'il tente de dire autre chose sur l'âge et la perte plus que d'illustrer une réplique mais il n'est pas sûr qu'on le reçoive comme il le voudrait.

**Ayant dit cela, on s'incline ensuite devant l'acte théâtral** de ce *Cauchemar* qui, soulignant que l'on n'est pas dans la réalité, en parle quand même de plein fouet. Que signifient le viol, l'inceste, la complexité et l'éventail des transgressions et des interdits familiaux? Comment pèsent-ils sur notre humanité profonde? L'allégorie de la question, fort bien vue et maîtrisée par un Eugène Durif en juge décalé et décalant, est particulièrement bien vue. Elle renvoie autant à l'interrogatoire qu'à la torture en en soulignant les frontières, celles qui nous feraient penser à Henri Alleg, aux dia-

boliques inventions du Moyen Age ou de Guantanamo... Rabeux parvient à prendre du recul et du champ pour s'extraire du quotidien de la langue, permettant au spectacle d'atteindre parfois une respiration et un souffle qui renvoient à la tragédie grecque à laquelle il veut se référer: *l'Orestie*. On ne cherchera pas à savoir s'il s'en approche vraiment ou pas - peu importe -, il en touche l'essence et la restitue dans le contexte d'aujourd'hui.

**La mère et la fille, la bien nommée Églantine, sont ses meilleures** porte-voix. Éblouissantes actrices dont on ne perd pas une miette des visages et des mouvements, portant avec défi ou soumission la douleur où la grâce de cet étrange texte, et qui, par leur seule force d'interprétation, viennent bousculer le spectateur. Et là *le Cauchemar* suscite du dérangement et ne rate pas sa définition: « Idée, chose, personne qui importune, tourmente. »

**Marina Da Silva**

*Théâtre de la Bastille, jusqu'au 17 octobre. 76, rue de la Roquette, 75011 Paris. Tél.: 0143574214.*

# CRITIQUE sur Premiere.fr

## Le Cauchemar

### Théâtre critiques

du 17/09/2009 au 17/10/2009

#### La critique de la rédaction

C'est un procès. Un procès de tragédie. Elle, Eglantine, est soumise à l'interrogatoire de la Question. Avant que sa fille n'y passe à son tour. De quoi Eglantine est-elle accusée ? D'avoir tué sa mère et couché avec son père. Double crime vieux comme Œdipe. Eglantine, c'est Claude Degliame, comédienne surprenante au timbre de voix venu d'on ne sait où tant il se promène dans des octaves inconnues de notre oreille occidentale. Claude Degliame à la présence scénique si troublante, au coefficient d'étrangeté maximal. Jean-Michel Rabeux, habitué à travailler avec elle, a écrit ce texte pour l'actrice. Après lui avoir fait porter seule en scène les mots de Cendrars dans « Emmène-moi au bout du monde », il lui offre une partition sur mesure. Celle d'une femme, fille et mère, qui clame son crime avec une innocence et une perversité inextricablement liées. L'innocence de ceux qui ne soupçonnent pas que les actes d'amour puissent être transgression. La perversité de ceux qui jouissent d'accomplir leur passion aux yeux de tous. Dans « Le Cauchemar », Eglantine s'expose, insolente, effrontée. Elle nous effare, nous effraie, foule aux pieds nos lois intouchables, interroge. La langue de Jean-Michel Rabeux n'est pas évidente, elle semble se perdre au départ dans des considérations trop globales pour être percutantes. On se demande par moment où il veut en venir, avec cette impression que le metteur en scène a voulu mettre dans le même sac ces thématiques de prédilection (le corps, la nudité, le travestissement, la sexualité, la clochardisation...), en forçant un peu pour que tout rentre. A l'image de ce titre, générique, comme un bloc sans nuance. Pourtant, peu à peu, la langue nous prend, les ricochets de l'interrogatoire nous bousculent, et quand apparaît dans la troisième partie, le personnage de la fille, on est suspendu. La comédienne Vimala Pons réussit à se glisser dans la lignée de Claude Degliame, rappelant par accents le phrasé de sa mère (de théâtre) tout en imposant un je ne sais quoi de très personnel. Cette fille est envoûtante. On sort de là l'inconscient en champs de bataille.

#### Marie Plantin

## critique ¶

# LE CAUCHEMAR

JEAN-MICHEL RABEUX,  
RÉFRAC TAIRE RÉCIDIVISTE  
CONTRE LES CENSEURS BIEN-PENSANTS, SIGNE UNE TRAGÉDIE PROVOCANTE  
QUI FOUILLE LES TOURMENTS EXISTENTIELS ET LES SOMBRES ABÎMES DE LA  
FAMILLE. UN RÊVE UN PEU CONFUS.

C'est d'un trait noir, taillé à vif par l'insoumission libertaire face au conformisme castrateur du bien-pensant, que Jean-Michel Rabeux a écrit *Le Cauchemar*, fantasmagorie tragique, inconvenante. Au banc des accusées, deux femmes, une Mère et une Fille. L'une, clodo noyée dans la pisse et l'alcool, abîmée à force d'offrir son corps au plaisir des années, s'est échouée sur les trottoirs de la ville. Elle cuve son tourment d'exister et la fièvre du désir dans le rire provoquant d'une folie insomniaque, s'en va par delà les bienséances de la pensée, dans des zones troubles où la mort étreint la vie en un cri de jouissance monstrueux. L'autre, flic rimbaldienne, frondeuse ironique, étouffe sa jeunesse dans les nœuds de la filiation. Toutes deux, l'une puis l'autre, sont interrogées comme il se doit par la Question, sereine incarnation de l'Ordre. Leur crime ? Il fut de vivre malgré la conscience de la mort, il fut d'aimer un père incestueux, de tuer la mère, de défendre l'abomination sacrilège... simplement de rêver ces actes. Coupables donc. La Mère condamnée à mourir, la Fille à vivre.

### DOUBLE PROCÈS

Jean-Michel Rabeux lutte contre la normalisation des désirs, fend la chair et libère les mots existentiels. Il fouille au creux des âmes, excave les songes obscurs, les secrètes peurs et douteux fantasmes... L'innommable fondu au plus intime, dans l'alliage même de l'être. La plume trempée dans le sang des

Atrides, il brise les rets du langage qui menotent le sens. « Ce procès est un cauchemar, où nos faits et gestes cachés, privés, seraient soudain privés du privé, du secret auquel ils ont droit. Nos sombres pensées soudain étalées en place publique, dans les mots de tous », dit-il. La parole jaillit en saccades sombres, se répand en flots tumultueux, tournoie, sans cesse. Au risque de se perdre dans les méandres des paradoxes et contradictions, parfois dans les images déjà bien usées du matricide, parricide, infanticide et autres crimes. Sur le plateau cerné de caméra de surveillance, Eugène Durif, en femme à barbe lunaire, donne à la Question une tranquille mais bien molle assurance, face à Claude Degliame, excessive tragédienne couronnée de pampre élégiaque. Rompant ce duo un peu mal accordé, la jeune comédienne Vimala Pons, insolente, rebelle, têtue, fait vibrer les nuances et les élans blessés du texte. N'empêche. Arquée contre les vertueux et autres doucereux censeurs, la pièce devient confuse à vouloir bousculer tous les tabous. La bonne conscience, prude ou provocante, ne fait jamais du bon théâtre.

Gwénola David

**Le cauchemar**, texte et mise en scène de Jean-Michel Rabeux, jusqu'au 17 octobre 2009, à 19h30, dimanche à 15h30, relâche le lundi, au Théâtre de la Bastille  
76 rue de la Roquette, 75011 Paris. Rens. 01 43 57 42 14 et [www.theatre-bastille.com](http://www.theatre-bastille.com). Durée : 1h10.



La Question interroge Eglantine, la Mère.

//// VOUS CHERCHEZ UN JOB ÉTUDIANT, ÉCRIVEZ-NOUS SUR [LA.TERRASSE@WANADOO.FR](mailto:LA.TERRASSE@WANADOO.FR) ////

# Jean-Michel Rabeux

## Un cauchemar en douceur



**V**ous n'avez jamais rêvé éveillée ou endormie de vous trouver devant vos juges qui vous disent "ça non, ça oui ?" En d'autres termes, Le cauchemar que Jean-Michel Rabeux monte au théâtre de la Bastille avec Claude Degliame, Eugène Durif et Vimala Pons, c'est le cauchemar d'un procès de crime de cauchemar.

"Je me suis demandé si on pouvait encore écrire une tragédie, mais une tragédie familiale au sens de l'Orestie avec les douleurs et crimes familiaux exposés à la justice des hommes. Alors les douleurs et crimes familiaux, on les connaît : l'inceste, l'infanticide, le parricide, matricide, fratricide... plus quelques autres. Une Clodo, qui n'est pas une clodo mais une reine qui pourrait être Clytemnestre et qui est jouée par Claude Degliame dit : "moi qui ai tué mon père, mon frère, ma mère, ..." Sa fille, jouée par une jeune actrice sortie du Conservatoire l'année dernière (Vimala Pons) est le fruit d'un inceste "Vous existez alors que vous n'avez pas le droit d'exister ; et donc, elle est jugée pour ça, chose dont elle n'est pas coupable. C'est un cauchemar". En face d'elles, "une sorte de procureur fou, baptisé la Question et joué par Eugène Durif, juge l'inceste, le parricide, le matricide et la tentation d'infanticide". En rêve, rien n'est véritable "On ne sait pas si les crimes ont été commis ou pas. On ne sait pas si elle ne se vante pas ou ne se vautre pas dans le crime pour en débattre. La fille dit que oui et après que non. C'est assez ouvert C'est une

réflexion sur la mort, sur l'engendrement Donner la vie, c'est donner la mort en même temps. La nature dit qu'à partir du moment où vous accouchez d'un enfant, vous accouchez de sa mort puisque cet enfant mourra. C'est juste un appel à la responsabilité, c'est-à-dire qu'on ne donne pas la vie comme on poste une lettre. On apprend à questionner son instinct".

"Faire ressentir au spectateur l'effroi, la fascination du crime quel que soit le crime, celui de lady Macbeth, de Clytemnestre ou d'Agamemnon, ou de tous les personnages de tragédie qui traversent cette histoire du théâtre depuis toujours, faire "vivre" ces crimes... c'est pour ça que je fais du théâtre. Faire ressentir par un jeune homme que peut-être il peut éprouver un désir qu'il n'imaginait pas pour la beauté d'un autre jeune homme, c'est peut être le rendre plus tolérant après avec "tous les enclûs de pédés" comme ils disent qu'il va croiser à l'école. Parce qu'il aura éprouvé des choses qu'il n'attendait pas". Sans pour autant apporter des réponses. "Le but, c'est d'apporter des questions à des gens qui ont des réponses toutes faites Par exemple, l'enfantement est-il un bien absolu ? dans beaucoup de cas oui, et parfois non. J'ai perdu ma mère, j'avais cinq ans. C'est un sale coup qu'elle m'a fait. Ce n'est pas de sa faute, la pauvre ; elle a eu un accident de voiture. Mais elle m'a foutu dans la merde grave. Beaucoup de peines familiales viennent de là même si les gens ne le savent pas. La poussée de la vie chez les enfants qui poussent les parents vers

la mort, c'est une tragédie "Il le retrouve aussi chez Feydeau. "C'est les Atrides Dans On purge bébé, il y a une scène de ménage qui dure une demi-heure entre le père et la mère. C'est une scène de haine, et aussi de questionnement sur les valeurs familiales. J'avais appelé ça Feu l'amour parce qu'il n'y a pas une once d'amour Dans Feydeau, il y a une haine terrible pour la famille. Je me suis permis très peu d'écarts de mise en scène par rapport à ce qu'il propose. Ça me suffit. Par contre il faut le jouer féroce-ment drôle."

Le cauchemar, au contraire, appelle de la douceur. "Comme on parle d'inceste et que dès qu'on parle d'inceste surtout en ce moment tout le monde tombe dans les pommes, et que le personnage prétend que c'est un inceste qui lui a donné beaucoup de bonheur, les propos sont violents et rejoignent parfois des rêves plus ou moins avoués. Donc je mets beaucoup de délicatesse Pour que ça glisse dans l'âme du spectateur." C'est encore plus violent. "Si on le fait violent et provocateur, le spectateur se met en retrait et dit "tu ne m'auras pas". Or, je veux qu'il entende. On sait très bien qu'on va avoir des départs avant la fin du spectacle. Mais je ne peux pas faire autrement. Ce n'est pas comme la nuit des rois que je prépare en parallèle".

**HC**

Le Cauchemar, de et mis en scène par Jean-Michel Rabeux, avec Claude Degliame, Eugène Durif, Vimala Pons Bastille, 76 rue de la Roquette 75011 Paris, 01 43 57 42 14